

matières précieuses, mais encore le verre et le grenat, qu'on enchâsse dans l'or (*verroterie cloisonnée*), ou l'émail dont on orne les creux des métaux. Des graveurs sur pierres fines, des bronziers, des ivoiriers, des monétaires en petit nombre essaient aussi d'imiter en Occident les procédés de l'art byzantin. Enfin une foule d'artistes groupés, dans les cloîtres irlandais, anglais, français, allemands, italiens, spécialement à Jona, à Armagh, à Jarrow, à Lindisfarne, à Saint-Martin de Tours, à Reims, à Saint-Denis, à Fulda, à Saint-Gall, à Bobbio, copient les manuscrits et les décorent de miniatures, ou les ornent de lettres d'or sur fond de pourpre, pour les collections princières, épiscopales et monastiques. Mais toutes ces manifestations des arts ne suffisent point à déterminer l'essor d'une véritable industrie, travaillant pour les grands marchés de consommation et capable d'approvisionner un trafic étendu.

Le commerce en Occident. Sa renaissance à l'époque carolingienne. — Les échanges, gravement atteints par les invasions barbares, ont repris une certaine activité entre le VII^e et le IX^e siècle, mais cette activité est restreinte. Le négociant, comme aux époques de civilisation peu avancée, où l'on comprend mal l'utilité des rapports commerciaux confiés aux intermédiaires, est peu considéré. Le marchand passe souvent, à l'époque carolingienne, pour un parasite et pour un fraudeur. La plupart des produits se consomment sur place ; dans beaucoup de cas l'intervention du commerçant n'est pas nécessaire. Le trafic se réduit fréquemment au troc de produits naturels, dont les lois déterminent parfois la valeur réciproque, comme s'il s'agissait d'une monnaie. On n'y distingue pas le marchand (*kaufmann*) du cultivateur, l'échange se faisant directement entre producteurs. On a observé, par exemple, que les lois anglo-saxonnes ne font pour ainsi dire pas mention du commerçant. Dans cet état de civilisation, l'intervention du commerce n'est nécessaire que pour les